

PREMIÈRE PARTIE

Chapitre 1. — EN FAMILLE.

Quand elle arriva devant la maison de l'aïeule, au bout du village, les deux chiens qu'elle avait bien souvent caressés autrefois, maintenant si vieux qu'ils n'y voyaient plus, trouvèrent assez de forces pour se jeter rageusement contre la grille, et ils aboyaient, dès qu'elle faisait mine de passer son visage entre les barreaux, avec une violence qu'elle ne leur avait jamais connue. Elle les appela doucement par leur nom. Leur fureur redoubla. Posant sa valise, elle se hissa sur une grosse pierre à une extrémité de la grille et, certaine alors que les chiens ne l'atteindraient pas, elle engagea le buste entier entre deux barreaux, criant vers la maison qu'on vînt lui ouvrir. Et elle était chagrinée que les chiens ne l'eussent pas reconnue, voyait là le signe d'un grave manquement de sa part.

Un de ses oncles parut sur le seuil. Que fait-il chez l'aïeule aujourd'hui ? se demanda-t-elle avec un petit rire, car l'oncle avait perdu beaucoup de cheveux. Il lui semblait, pourtant, que sa dernière visite à la famille était assez récente pour que l'oncle fût resté le même et que les chiens eussent gardé souvenir d'elle.

L'oncle à demi chauve tenait un verre à la main et, de l'autre, un friand qu'il croquait sans se soucier des miettes. Il

ordonna aux chiens de se taire, puis lui demanda ce qu'elle voulait.

« Voyons, Georges, c'est moi, ta nièce ! » dit-elle en souriant. Et elle tendait les bras vers lui malgré la douleur que lui causaient les barreaux au moindre mouvement. Elle respirait d'ailleurs avec difficulté, mais pouvait-elle rester derrière la grille comme une étrangère, humiliée par les chiens ? Elle n'avait, à sa connaissance, jamais fait de tort à la famille et s'était toujours occupée des deux chiens avec sollicitude, lors de ses brefs séjours chez l'aïeule. Mais, qu'on lui en vouût pour une raison qu'elle ignorait, voilà qui était probable, voilà devant quoi il fallait s'incliner.

L'oncle fronça les sourcils, tout en la dévisageant d'un air indifférent. Il ne fit pas un geste vers elle, mais avala une dernière bouchée, finit son verre, puis haussa les épaules et rentra lentement chez l'aïeule, la porte claqua. L'oncle Georges lui avait offert autrefois une poupée aux longs cheveux qu'elle avait encore ! Elle songea que le bruit se répandrait vite que Georges l'avait laissée dehors, ce dont toute la famille lui ferait honte jusqu'à la fin de ses jours. Dégageant un bras elle appuya sur la sonnette et, contorsionnée, la taille broyée, y maintint son doigt, tandis que les chiens rendus fous se précipitaient sur la grille. Du coin de l'œil elle surveillait sa valise abandonnée sur le trottoir, hier soigneusement bouclée pour le long voyage. Mais voilà que la porte de la maison s'ouvrait enfin. Et, surprise, elle reconnut plusieurs de ses oncles, tantes et cousins, qui se pressaient sur le perron sans oser encore s'avancer dans la cour. Les robes étaient brillantes, les costumes sombres, les chemises blanches et boutonnées jusqu'au col. Et son cousin Eugène était là, avec ses mèches luisantes, il leur était arrivé quelquefois de s'embrasser, par hasard, dans l'ombre d'une armoire. Alors elle se rappela d'un coup que c'était aujourd'hui

l'anniversaire de l'aïeule. Elle avait oublié l'anniversaire, toute à ses préparatifs, absorbée par cette grande idée qui la tenait. Mais on ne l'avait pas invitée pour autant, et la famille se réunissait pour festoyer sans prendre garde qu'un de ses membres manquait qui ne lui avait jamais fait de tort, qui n'avait, même au loin, jamais parlé d'elle en mauvaise part. N'avait-elle pas toujours consciencieusement dissimulé à quel point la famille lui était étrangère, le ressentant comme une offense, et parfois haïssable par un grand nombre de mesquineries ? Et, cependant, on néglige de l'inviter pour l'anniversaire de l'aïeule, voilà qu'on la laisse pendue à la grille, à moitié étranglée par les barreaux, et le regard qu'on fixe sur toute sa personne est perplexe et froid. Seul Eugène lui souriait vaguement. Il portait une veste courte, collante, qu'il lissait avec plaisir sur sa poitrine de ses doigts écartés. Et, de loin, ses mèches aplaties lui faisaient un casque étincelant, régulièrement il les caressait du plat de la main puis essuyait la graisse sur son pantalon. Il disparut bientôt, se désintéressant de l'affaire, après un demi-tour sur la pointe de ses bottes. D'abord hésitante, une femme se détacha du groupe et s'approcha de la grille, d'un claquement de langue fit taire les chiens, et dit enfin, levant la tête : Oui ? — Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenue qu'on fêtait aujourd'hui l'anniversaire de grand-mère ? Tante Colette, je suis tout de même la fille de ta sœur ! Aide-moi à descendre !

Tante Colette fit un pas en arrière, comme effarouchée, puis rougit et ouvrit la grille d'un geste brusque, maladroit.

— Vois-tu, Fanny, commença-t-elle en étreignant gauchement les hanches de sa nièce. — Je ne m'appelle pas Fanny, Tante Colette ! Tu as donc tout oublié ? Mais cela ne fait rien, appelle-moi Fanny. Il me fallait, de toute façon, dit Fanny avec plaisir, un nouveau prénom. — Ah, fit Tante Colette qui s'essayait à sourire.

Voulant se montrer aimable, elle attrapa la valise de Fanny, Fanny sauta joyeusement à terre et elles entrèrent dans la cour, cependant que l'oncle Georges retenait les chiens qui, en dépit de leur affaiblissement, de leur placidité naturelle, de la confiance qu'ils lui avaient toujours manifestée (n'avait-elle pas joué avec eux tout au long de son enfance ?), semblaient vouloir se jeter sur Fanny, souriante et fraîche, et âgée maintenant de presque dix-huit ans. Georges la regardait avec une indécision ennuyée mais Fanny l'ignora, n'eut pas même le geste coutumier d'aller l'embrasser, étant sa nièce. Elle l'avait pourtant jugé, autrefois, comme le plus accommodant de ses oncles. A l'intérieur, son indignation s'accrut et elle tourna vers Tante Colette des yeux pleins de reproche. Mais Colette avait filé, plantant là la valise, et Fanny eut beau l'appeler, se hausser sur la pointe des pieds, il lui fut impossible de l'apercevoir, bien que Tante Colette fût corpulente et vêtue, pour l'anniversaire, d'une robe bleue pailletée. Fanny se rappelait avoir déjà vu cette robe et s'en émouvait.

Comme chaque année, la famille entière s'était réunie. Jamais auparavant Fanny n'avait oublié l'anniversaire de l'aïeule ni la fête qu'on organisait en cet honneur, et elle reconnaissait la faute, l'écart de conduite, même la vilaine pensée envers l'aïeule, aimée pourtant, dont cela témoignait. Mais, ne la voyant pas, personne ne s'était soucié d'elle, et Tante Colette, si pointilleuse, avait été jusqu'à confondre son prénom avec celui d'elle ne savait qui, n'ayant jamais rencontré de Fanny ailleurs que dans les livres. Resterait-il seulement une place pour elle ou devrait-elle manger à la cuisine, en compagnie des enfants, ce qui la mortifierait aux larmes car elle aurait alors les moins bons morceaux, les fonds de bouteille, les tartes dégarnies, et subirait comme la honte d'un abaissement, d'une épreuve autrefois passée qu'on lui imposerait de recommencer pour la punir ? Se